



L'idiote SCULPTURE

GILLES MIHALCEAN

Je ne dispose d'aucune clé pour pénétrer dans l'atelier: La porte du bâtiment que j'ouvre chaque matin n'y mène pas nécessairement, car l'atelier ne s'y trouve pas souvent. Il passe de temps en temps comme le bonheur, agitant de couleurs ce lieu qui, le plus souvent, ressemble à tous les garages, avec des outils éparpillés, des amoires empoussiérées et des sacs entrouverts appuyés contre des gerbes de bois. Voir l'atelier tient du coup de chance. Il faut être patient, car son horaire est capricieux et inattendu. Ses visites sont si brèves qu'elles passent parfois inaperçues. J'ai beau anticiper ses passages et m'y préparer, ils me prennent toujours par surprise. J'aimerais tant savoir ce qui m'arrive. J'essaie chaque fois de noter tout ce que je peux, mais comme, la plupart du temps, il s'installe alors que je suis occupé à travailler sur un coin de l'établi ou sur le banc de scie, je n'arrive qu'à consigner des impressions confuses sur des chutes de bois, de carton et de plâtre mêlées. J'appelle ça de la littérature de sculpteur parce que, là, les mots servent à tenir la fenêtre ouverte, allumer le feu ou réparer le mobilier.

Mes sculptures sont le produit d'une lente cueillette d'observations, d'impressions et de curiosités glanées sur le chemin de la vie. Elles naissent au hasard, je vous le dis, de petits riens, et se développent de façon incohérente et sans structure établie. Chacune de leurs parties est tâchée, bousculée, congelée et parfois même réembauchée, et cela pendant plusieurs mois, des années même, jusqu'au jour où la sculpture aboutira d'usure, presque par magie et sans trop savoir pourquoi, comme si je l'avais voulue ainsi. Elles sont produites à l'arraché. Cette manière de concevoir la sculpture me vient d'un exercice de la matière qui me place dans une position d'écoute et d'ouverture face aux multiples associations qu'elle me propose. Je ne retiendrai que les formes où cohabiteront tristesse et fou rire confondus. La sculpture n'est pas le support d'une simple idée, mais une tension complexe qui ouvre à toutes les rêveries.

Ainsi la sculpture se comporte comme un imbroglio, un petit paquet d'images qui fuit comme un panier percé, alors que, même sortie de l'atelier, la sculpture reste à faire. Elle libère, sans point de vue particulier, une multitude de détails qui, d'associations en évocations, livrent le passant à sa propre expérience du paysage. Elle quête ses souvenirs pour apparaître. Pas d'arbres, pas de matins, pas d'actions dramatiques. Elle est faite de textures qui vibrent, de matériaux qui craquent, de formes familières qui s'interpellent et se croisent jusqu'à retrouver intacte l'image et l'âme du pays. Je ne suis qu'un instrument de l'atelier. Je ne sais jamais ce que je fais, mais je dois savoir le faire. Si je veux évoquer le vent, je plie et je suspends, j'attache mon chapeau et je siffle en travaillant, mais je ne vois jamais venir cette chose sèche qui le dit étonnamment. J'avance aux rebondissements et aux blessures. J'attends l'imprenable objet. Rien d'égal ici aux ateliers du luthier, du tôlier et de l'ébéniste, qui ont des plans, de l'adresse et des produits qui caressent. Je cherche la spontanéité dans l'énergie des masses. Ce sont des assemblages d'objets simplement étalés, déposés ou placés, qui annoncent la précarité de l'expérience alors que tous les éléments apparaissent interchangeable à la manière d'une fouille inextricable où il manquerait un morceau clé. Les sculptures, construites par petites séquences discontinues, ont tellement d'avenues que les concepts s'y perdent en conjectures. Ce sont les statues démontées d'un art qui tergiverse, qui tourne autour du pot, un art mal assuré. La sculpture entre dans le plancher, elle nous garde la tête baissée. C'est une assiette cassée, une ronce inversée, une pierre veinée ou une mousse déchirée qui élaborent le paysage qu'elle n'aura jamais. Et je chemine dans l'étroit couloir du sculptable sans me préoccuper du sens de toutes mes actions; le sens viendra inévitablement par ses propres moyens auxquels l'artiste n'a jamais accès. Il suffit de si peu de matière pour le voir apparaître et se multiplier. Il est une forêt où se perd la vraie nature des choses. Une forme est toujours ce que l'on voit, mais n'est plus ce que l'on perçoit lorsqu'elle entre dans la sculpture, car sa matière n'est plus au service des structures et de leurs fonctions. Le sculpteur la traite pour ce qu'elle est : un organe âgé aux mille contemplations, qui a du nœud, des huiles, des dons et des superstitions. Il la travaille pour ses chats, ses vues sur la mer et sa convivialité; la sculpture y trempe depuis des millénaires, elle y trouve toutes ses énergies.

Voyez comment j'ai dû renoncer aux couleurs, aux odeurs, à l'eau qui coule sous le pont et à toutes ces belles sensations qui, devant le tribunal des angles et des courbes, ne peuvent conserver que quelques bosses et autant de creux pour devenir ces métaobjets qui disent l'âme humaine. Mais par chance, la matière du sculpteur a tout son temps; elle n'a pas d'âge, elle peut transcender toutes les expériences et avec gravité, bien au delà d'une simple image.

Pour apprécier les sculptures, il ne faut surtout pas se presser et chercher à comprendre. Les sculptures sont d'usage aride, elles demandent qu'on ne les regarde pas trop souvent ni avec trop d'insistance, elles comptent sur l'accumulation et sur le bon moment. Elles ont la permanence et peuvent toujours attendre. Avec un peu de chance, trois visites pourront suffire : la première pour l'apercevoir; la deuxième pour s'y appuyer et la troisième pour la voir. Les sculpteurs anciens posaient leurs œuvres sur des stèles souvent démesurées; je crois que c'était une manière de les faire oublier et de les rendre exigeantes pour le regard. L'art ne doit pas paraître, au risque d'être confondu avec le décor. Si la sculpture apparaît parcimonieusement, en profitant des espaces à l'écart, elle maintiendra la distance et fera agir en contrepoint l'anticipation avec la matière, l'étonnement avec la forme.

ALLUMER le feu

De vieux meubles de bois trouvés dans la ruelle crépitent dans mon poêle. Ils répandent des bahuts, des chaises ou des tables de chaleur qui s'accrochent au plafond puis, comme des bulles, tombent mollement ici ou là et, s'éclatant contre la pointe d'une tige de fer ou d'un bout de bois, poussent l'haleine de leur style tout chaud jusqu'à l'établi où je suis installé, occupé à faire la sculpture.

Neuf pas
De la maison à l'atelier
Cent au retour

Trois semaines déjà que l'atelier ne s'est pas présenté. Les outils montrent les dents, ils s'agitent d'un rire luisant et avide de mouvement qui me pousse à l'ouvrage. Sans l'atelier, la sculpture inachevée risque à tout moment de s'effriter. La scie à ruban, le ciseau, l'égoïne, le passe-partout ne ratent jamais l'occasion et, de doutes en copeaux, il n'est resté de la sculpture espérée que les vagues proportions d'un objet sans émotion. Sans l'atelier, la sculpture perd ses illusions.

Avec le diable, j'ai défait celle qu'hier je croyais terminée. Je cherche la compassion, j'écoute de vieilles chansons. Je révise ma situation. L'établi, comme un trou noir, boit ma tristesse et mon désespoir. Je ne suis un sculpteur qu'au moment où je me tiens à côté de ma sculpture.

J'ai dû développer des rituels d'appel, inventer des subterfuges et fabriquer des leurres pour attirer l'atelier dans l'espace de travail où je passe tout mon temps. Ainsi, quand il vient à manquer, j'exécute des danses autour du chantier muet. Ce sont des gestes simples et des airs «de douche» dont je préfère taire les titres. Chaque fois je me sens ridicule, mais je tiens la cadence en frappant mes sabots de bois contre le plancher; et je fais tourner toutes mes superstitions jusqu'à ce que mon visiteur arrive avec ses lueurs, ses mesures, ses échelles et ses textures. J'ai remarqué que lorsqu'il venait, curieux de cet appeau, il n'était pas tout à fait le même. Il posait son chapiteau avec plus d'incohérence. Il s'ajustait mal aux dimensions de mon local, faisait des coins ronds ou même l'animal. Un jour, je ne l'ai pas reconnu : il était couvert de lignes qui maquillaient largement ce que je connaissais de lui. À partir de ce moment-là, j'ai compris que la relation n'était pas exclusive, qu'il n'y avait peut-être pas un atelier pour chaque artiste. D'où venait-il donc? Où allait-il donc? Était-il possible qu'il n'y eût qu'un seul atelier commun à tous les artistes?

R É P A R E R le mobilier

Hier, l'atelier est resté coincé entre la porte et l'établi. J'ai déplacé les chevalets et la selle, plié les maquettes et tassé les outils qui jouaient à saute-mouton dans les nappes de poussière. J'ai couvert les plâtres, gerbé le bois et refroidi la cire. L'atelier, déployé comme un éventail, exhibait enfin ses motifs. Je croyais voir l'image ancienne de ce colporteur chinois qui porte sur son dos, au bout d'un balancier, les cinq cents dernières nouveautés. De tous ces trésors du regard n'émergeaient que peu de formes dominantes. Tous les styles confondus, paysagistes, abstraits ou figuratifs se mêlaient à des bibelots, des reproductions et des miniatures qui apparaissaient, indifféremment et à tour de rôle, dans l'ample mouvement du balancier.

Sur de grands rubans séchaient tous les engouements que l'atelier de Montréal partageait avec celui de Paris, de New York ou de Berlin, mais dont il s'affranchissait par une sorte d'insolence et de désinvolture, dans des montages étonnants où il alliait la servitude et le jardin secret.

C'était un art d'agrandissement, de collage et de superposition, qui n'avait de cesse qu'il n'ait brouillé les pistes en plongeant avec humour dans l'ambiguïté, comme s'il ne voulait pas savoir ce qui lui appartenait. Au détriment de l'ensemble, des écrans mobiles cadraient des détails et nous entraînaient par la distraction dans la dérision et la culpabilité. C'est pourtant là qu'il trouvait sa force et son originalité.

J'ai coupé ma part en petits morceaux pour l'apporter au Musée. Gilles a tous les pansements qu'il faut. On en fera une promenade, un belvédère avec des vues et, de tout ce travail que j'ai réalisé entre les repas, un repas.